

UN VAGUE DESPOTISME ASIATIQUE...

«Briser les nations, ce serait renverser des foyers de lumière et ne plus laisser subsister que de vagues lueurs dispersées de nébuleuses, ce serait supprimer aussi les centres d'action distincts et rapides pour ne plus laisser subsister que l'incohérente lenteur de l'effort universel, ou plutôt ce serait supprimer toute liberté car l'humanité ne condensant plus son action en nations autonomes, demanderait l'unité à un vague despotisme asiatique».

Jean Jaurès - Revue de Paris. (01.12.1898).

Jaurès avait raison, y compris dans le choix des formules: «*demander l'unité à un vague despotisme asiatique...*», tel est, de toute évidence, l'objectif que nous proposons, dans leur marche forcée au «*Saint-Empire Romain Germanique*», eurocrates de droite ou de gauche.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, quoiqu'on pense ou quoiqu'on dise, les jeux ne sont pas faits! D'où la nécessité d'un immense effort de propagande (pardon, de «*communication*»!) fondé sur le mensonge et une altération du sens des mots. Et c'est, sans doute, ce qui explique l'extraordinaire confusion, voulue ou non, qui s'exprime, notamment, dans le vocabulaire politique.

Ainsi, la fausse querelle sur le quinquennat orchestrée par les deux compères Chirac et Jospin, donne lieu, de la part de certains, à de bien révélateurs écarts de langage.

Que signifie «à bas le quinquennat», si ce n'est qu'on se prononce pour le septennat. Autrement dit, et si on se réfère aux origines de la troisième République, se ranger dans le camp de Monseigneur Dupanloup opposé à celui de Gambetta, c'est-à-dire dans le camp des partisans d'une restauration monarchique contre celui des républicains.

Cela étant, je ne suis pas autrement surpris que Robert Hue et ses amis du P.C.F. tentent de se distinguer dans la gauche plurielle en se prononçant pour le septennat, c'est-à-dire dans la situation politique de la France en l'an de grâce 2000: pour la V^{ème} République!

En 1933, Trotsky avait déclaré que «*les staliniens étaient définitivement passés du côté de l'ordre bourgeois*». La formule ne manque pas de pertinence encore qu'elle doive, selon moi, s'apprécier dans le cadre et en fonction du «*despotisme asiatique*». Mais, et pour en revenir à Robert Hue, ce dernier aujourd'hui est, non seulement du côté de «*l'ordre bourgeois*», mais aussi dans le camp de Monseigneur Dupanloup.

Toujours dans le domaine des «*écarts de langage*» et à propos de l'assurance chômage, il serait surprenant que la position de l'ex-gauchiste Kessler soit dictée par le souci du «*retour à l'emploi*» (1). Pour lui et ses amis, le problème se situe ailleurs. Il s'agit d'un choix politique qui ne manque pas de logique.

Dans le cadre du Saint Empire Romain Germanique et de la mondialisation organisée et voulue par le grand capital... Quel type de société? Fondée sur le contrat, c'est-à-dire sur la «*reconnaissance de la lutte des classes*» et la place de l'individu, ou société organique, c'est-à-dire totalitaire?

Il y a gros à parier que pour une fraction du MEDEF, le choix est déjà fait et c'est pourquoi se trompent ceux de nos camarades qui reprochent au MEDEF de vouloir substituer le contrat à la loi.

(1) Ce qui n'enlève rien au caractère à la fois irréaliste et scandaleux de la prétention du MEDEF de vouloir, dans le cadre de l'assurance chômage, appliquer aux chômeurs une sorte de «*bonus malus*».

Dans le contexte politique actuel, il est plus que jamais nécessaire d'examiner tous les problèmes avec lucidité et sans à priori.

Certes, le combat pour la démocratie s'inscrit dans les processus de luttes des classes qui, partout, s'accroissent un peu plus chaque jour. Pour autant, il ne s'inscrit pas nécessairement et totalement dans des formes héritées du passé et ceux d'entre nous qui ne veulent pas se résigner à n'être que la gauche de la gauche subsidiaire, doivent faire preuve d'audace et de clairvoyance, s'ils veulent efficacement œuvrer à la construction d'une représentation politique authentiquement ouvrière et démocratique.

Alexandre HÉBERT.

SOCIALISME OU BARBARIE...

La refondation sociale

Le MEDEF ne désarme pas dans sa volonté de refondation sociale, projet qui peut se résumer en une formule cinématographique: «*Germinal, le retour*»!

En effet, c'est l'ensemble du droit du travail et du droit à la protection sociale qui sont visés. Qu'on en juge, si le patronat arrive à ses fins, le contrat de mission (d'une durée de 5 ans maximum à l'instar des emplois jeunes mis en place par la «*gôche plurielle*») remplacera le CDD, la flexibilité et l'annualisation du temps de travail seront généralisés, les fonds de pension remplaceront la retraite par répartition, l'assurance maladie sera aux mains des assureurs, mais, rassurez-vous braves gens, si l'on en croit les thuriféraires de «*la nouvelle économie*», nous vivrons (survivrons?) dans une société de plein emploi.

Pour réussir un tel exploit, le MEDEF veut détruire l'assurance chômage pour la remplacer par le PARE (*Plan d'Aide de Retour à l'Emploi*) qui reposerait sur le principe d'une indemnisation soumise à conditions. Ainsi, dans le cas où un chômeur refuserait un emploi pour lequel il est sur-qualifié, un emploi sous-rémunéré (un contrat de mission, par exemple) ou un emploi dans une autre région que la sienne (la situation familiale d'un chômeur important si peu, quel besoin ces gens-là ont-ils de se reproduire!), son refus entraînerait automatiquement la dégressivité voire l'arrêt de l'indemnisation.

Le workfare

Un tel système aurait effectivement pour effet de réduire considérablement le chômage, mais ce que le patronat, nos gouvernants ou les journalistes économiques (les experts!) se gardent bien de souligner, c'est qu'il entraînerait tout aussi inéluctablement un accroissement de la misère dans notre pays.

Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la situation des États-Unis qui applique déjà ce système.

Le taux de chômage de longue durée y est de 0,5%. Si l'on s'en tient à ce chiffre (ce qui est bien souvent le cas!), on ne peut qu'applaudir des deux mains. En revanche, si l'on se penche sur le «*rapport mondial sur le développement humain*» publié en 1998 par le *Programme des Nations Unies pour le Développement* (PNUD), on apprendra que le pourcentage de personnes vivant au-dessous du seuil de pauvreté monétaire aux États-Unis est de 19,1%, ce qui constitue le pourcentage le plus important parmi les 17 pays industrialisés étudiés par ce rapport du PNUD.

Pour bien comprendre la signification sociale de ces analyses statistiques, je livre à votre réflexion deux témoignages édifiants.

«*Il existe (aux États-Unis) une catégorie de travailleurs qui travaillent à plein temps et qui ne gagnent pas assez pour sortir de la misère. Ces «working poors» sont au nombre de douze millions. Cette si-*

tuation, que je considère comme inadmissible, est la conséquence directe de la flexibilité accordée aux entreprises et non pas aux salariés... Les européens doivent être au courant de la face cachée de la réussite américaine: plus d'insécurité, beaucoup d'emplois payés une misère, et des inégalités qui se creusent entre une masse de salariés qui se paupérissent et une minorité qui s'enrichit de plus en plus vite». (Robert Reich, secrétaire à l'emploi de 1993 à 1996, lors du premier mandat Clinton, entretien publié par «Le Monde», 7 septembre 1999).

«A San Francisco, les balayeurs de rue employés aux conditions du workfare sont payés un tiers seulement du tarif syndical, et s'ils ont dix minutes de retard sur un horaire débutant à six heures et demie du matin, leurs allocations sont amputées de trente jours». (Ian Cotton, *The Guardian*, 29 octobre 1999).

Le «workfare», que l'on pourrait traduire par «le prix du travail» a remplacé le «welfare», «le prix du bien être», c'est-à-dire l'aide sociale.

Collaboration ou résistance

Les «killers» du MEDEF n'ont rien inventé, leur projet de refondation sociale, et en particulier le PARE, est déjà mis en œuvre dans certains pays dont les États-Unis avec les conséquences sociales que l'on connaît.

Sommes-nous prêts en France, à accepter, pour reprendre les termes de Marc Blondel, l'instauration d'un service du travail obligatoire au profit de la dictature du patronat?

Certains ont, d'ores et déjà accepté de collaborer, Nicole Notat a déclaré dans «l'Express» que le MEDEF avait fait un «hold up sur les propositions de la CFDT». Dont acte. Rien de surprenant, donc, à ce que la CFDT soit la seule organisation syndicale, avec la CFTC, à avoir accepté de signer cet immonde PARE. Nos compères Notat-Seillière pressent maintenant le gouvernement d'avaliser cet accord. Soyons sûrs, que d'autres sauront engager la résistance contre ce qui n'est même plus une remise en cause de la société mais de la civilisation. Lorsque nous pensons l'avenir, gardons à l'esprit la célèbre formule de Rosa Luxembourg: «Socialisme ou Barbarie». Une telle menace mérite bien une grève générale, non?

Christophe BITAUD.

PROUDHON AU QUOTIDIEN

«Quand un médecin, pour sauver l'honneur d'une femme adultère et conserver la paix d'un ménage, lui procure un avortement, se rendant, par horreur du scandale, complice d'un infanticide, il obéit à la raison d'État».

P.J.Proudhon (2)

Les «pères fondateurs» de l'anarchisme n'étaient pas des saints et encore moins des gourous. Il leur arrivait d'avoir des ennuis intestinaux, leurs enfants mouraient parfois du choléra ou de la grippe et leurs fins de mois se révélaient souvent aléatoires. Proudhon était de son temps et, malgré ses efforts, ne s'était pas encore complètement débarrassé du judéo-christianisme. Beurk! Témoin cette phrase en épigraphe où il attribue à l'État ce qui appartenait plutôt à l'Église, même si - dans la «douce France» de 1851 - Dieu et César formaient encore un couple de fornicateurs invétérés (question bête et méchante: étaient-ils homos ou hétéros?). Quant à l'adultère, je préfère la position de l'ami anarchiste Georges Brassens: «Ne jetez pas la pierre à la femme adultère, je suis derrière».

Pour un anarchiste conséquent, Proudhon, c'est, d'une part l'analyse de la propriété des moyens de

(2) P.J.Proudhon, «Du principe fédératif» - (1863) - Marcel Rivière, Paris 1959, p.519.

production et de distribution (donc de l'État qui a été inventé pour la protéger) (3), d'autre part, le fédéralisme libertaire (qui n'a rien de commun avec la décentralisation des napoléons de sous-préfecture, ni avec l'ethnisme balkanisateur et son tribalisme langagier). Et cela suffit à en faire un des géants du XIX^{ème} siècle. En plus, il écrivait un français classique, mais de qualité, dont un tas de bafouilleurs qui se réclament de lui, feraient mieux de s'inspirer *«au niveau de leur vécu militant»*. Pour le reste, pour le quotidien, c'était un humain comme les autres, comme vous et moi, avec ses grandeurs et ses petitesesses. Heureusement.

Voici deux exemples de ce quotidien médiocre et qui suscite la sympathie, glanés dans sa correspondance. Mais quelle belle époque: de Paris à Voves une lettre était acheminée en moins de 24 heures!!! Sauf que de Paris à Chartres, par l'autoroute, même en diesel, ça ne prend pas une heure... Le progrès est bien à double face.

Lettre au Docteur Muguet - Lundi 2 octobre 1854

«Mon cher Muguet,

Je crois enfin que je me remets.

Après le rhume dont je vous ai parlé et qui n'est pas entièrement guéri, j'ai, avant hier et pour la troisième fois depuis ma maladie, été repris de diarrhée!... Non, celui-là ne saura jamais ce que c'est que cette infâme épidémie qui ne l'a pas éprouvée.

Mon estomac toujours débile, les entrailles grondantes, la langue sale, le poulx facilement tourné à la fièvre, voilà mon état. J'en aurai pour deux mois.

Cependant, mes jambes vont mieux: ce matin, j'ai marché une heure un quart, j'en avais assez.

Je veux donc essayer encore une fois d'aller vous voir, et si je manque mon coup, tout sera dit.

Jeudi 5 octobre, je prendrai le convoi de sept heures et demie du matin, lequel me rendra à Chartres à dix heures et demie. Si vous êtes là, vous me reconnaîtrez de loin à ma grosse redingote grise et à mon large chapeau blanc. J'aurai le plaisir de vous offrir un bifteck et à votre cheval un picotin.

Nous partirons après le déjeuner.

En cas d'empêchement de votre part, vous pouvez me répondre par retour du courrier et changer le rendez-vous.

Si de mon côté je suis malade, vous recevrez une lettre dans la matinée de jeudi même, avant votre départ. (Je suppose qu'une lettre jetée à la boîte ici à deux heures parvient à Voves avant huit heures du lendemain matin).

A jeudi donc, et bonjour» (4).

Lettre à Monsieur Bonnon - Paris, 24 octobre 1854,

«Monsieur Bonnon,

J'ai reçu par mon frère, maréchal ferrant à Burgille-lès-Marnay, la lettre que vous m'avez adressée sans doute à son domicile, et qui porte la date du 14 courant.

J'ai habité moi-même Burgille pendant trois mois, en 1852, à ma sortie de la prison de Sainte Pélagie, c'est sans doute ce qui aura fait croire que je m'étais retiré en Franche-Comté. Depuis novembre 52, je suis rentré à Paris, que je n'ai plus quitté, et où je poursuis mes anciennes études.

*Je ne puis que me féliciter, Monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait de lire mes publications et de l'appréciation flatteuse que vous en faites, et je regrette de n'avoir pas un exemplaire de mes *«Contradictions économiques»* à vous envoyer, le plus important jusqu'ici, le plus suivi et le plus dogmatique de mes ouvrages.*

Quant à une correspondance épistolaire, je vous dirai franchement, Monsieur, qu'il n'y faut pas penser, non que je dédaigne cette manière de contrôler mes idées et de les féconder, mais c'est que, forcé de vivre au jour le jour du produit de mon travail, je dois ménager mon temps, et que chaque heure perdue est pour moi une somme de un franc, et quelque fois davantage, enlevée à ma famille.

Je borne donc ma correspondance aux choses de pure nécessité, à mes devoirs de parenté, d'amitié ou de société, et je m'abstiens de toute relation de pur agrément, c'est-à-dire inutile.

(3) Rappelons pour mémoire que cette analyse de la propriété, donc de l'État, a été approuvée et même applaudie par Marx et Engels, dans *La Sainte Famille* si mes souvenirs ne me trompent pas. (Ndlr).

(4) P. J. Proudhon, *Correspondance (tome VI)*. Librairie internationale, Paris 1975. p.71.

Si le hasard vous amenait un jour à Paris, je vous verrais très volontiers et nous nous donnerions le plaisir d'une heure de conversation, après la journée finie, soit chez moi, soit à la promenade.

En attendant cet avantage, veuillez croire à la sincérité des sentiments avec laquelle je suis. Monsieur.

Votre tout dévoué» (5).

Marc PRÉVÔTEL.

(5) Ibid.pp.82-83. Notons que le mot «*dogmatique*» semblait ne pas avoir la connotation péjorative d'aujourd'hui. (Ndlr).

A PROPOS DE GUSTAVE HERVÉ: RÉVOLUTIONNAIRE OU CROYANT...?

Ce qu'on peut entendre sur la personnalité de Gustave Hervé, c'est inouï. Pour les uns, c'est un vendu, livré pieds et poings liés à la bourgeoisie qui le paye. Pour d'autres, il ne cède qu'à la vanité et à la manie du scandale. On rappelle les propos de Paul Lafargue: «*Hervé tire des pétards pour faire retourner le passant*».

La vérité, c'est qu'on le connaît fort mal. Moi qui ai vécu des années à ses côtés et qui, je puis dire, le «*sais par cœur*», je ne saurais souscrire à de tels jugements définitifs. Hervé vendu? Il n'a pas le sou. Hervé vaniteux? On ne le voit nulle part. Il fuit le monde, les soirées, les brasseries, rentre tranquillement dans son petit logement de la rue de Vaugirard, une fois sa besogne terminée. Alors? C'est à la fois très simple et très compliqué.

Gustave Hervé est un homme qui passe sa vie à chercher «*sa vérité*». Chaque fois, il croit l'avoir trouvée et il fonce avec toute l'ardeur brutale de son tempérament. Jadis, c'était la Révolution qui l'appelait. Il s'y donna avec passion, consentit à tous les sacrifices. Aujourd'hui, c'est la Patrie qui lui fait de l'œil. Il se jette dans ses bras, avec le même emportement. Comme il possède, en même temps, une remarquable faculté d'oubli, il asperge ses fidèles d'hier des épithètes et des injures les plus invraisemblables: crétins, lamentables idiots, brutes épaisses... il ne paraît vraiment pas se douter que ces malheureux ainsi catalogués et marqués ont été formés à son école et à son image.

Il y a des années que j'ai cessé de le voir, depuis la guerre. Un jour, cependant, je le rencontrai sur les boulevards. Il allait, paisible, la tête dans les épaules, ses yeux de myope clignotant derrière les lorgnons. Je l'arrêtai. Après quelques mots, il me confia:

- Tu vois, j'ai changé... Que veux-tu, il me faut une «foi». Je ne peux pas vivre sans «foi».

- Crois-tu que ce soit vraiment indispensable?

- Oh! toi tu as toujours été un «dissolvant». Quand nous marchions tous dans la religion révolutionnaire, tu demeurais sceptique. Tu nous regardais avec le sourire. Mais, pour moi, c'est tout à fait différent.

Il me contempla un instant, puis, avec une sorte de solennité:

- J'ai cru à la Révolution... Je n'y crois plus. La guerre m'a ouvert les yeux. Alors, n'ayant plus de religion, je me suis rallié à la «foi» de mes pères.

- Laquelle?

- La foi des Bretons, mes ancêtres... la foi catholique.

J'étais quelque peu abasourdi. Il ajouta:

- Tu y viendras, toi aussi, un jour ou l'autre...

Il s'en alla, de son pas pesant, traversa le boulevard. Figé sur le trottoir, je le suivais des yeux, songeant au disparu, à celui qu'on avait surnommé le «*nouveau Blanqui*», et qui collectionnait les années de prison. Était-ce bien le même?

Victor MÉRIC

A travers la jungle politique et littéraire (1^{ère} série)

Librairie Valois, Paris 1930, pp.198-199.

«TÉMOIN DU SIÈCLE», DE FRED ZELLER: UN LIVRE À LIRE... SANS FAUTE.

La vie de militant révolutionnaire, de syndicaliste, de libre penseur, m'a permis de rencontrer des «Vieux» qui m'ont, non seulement formé, initié, mais profondément impressionné. Parmi ces Vieux, certains nous ont malheureusement quitté, trop vite à mon goût, comme Daniel Renard, Roger Lapeyre. D'autres, et fort heureusement, sont toujours parmi nous, représentant près d'un siècle de combats, de réflexions, d'expériences, pour l'émancipation de l'homme. Parmi ceux-ci, avec des hommes remarquables comme Yves Dechezelles et Pierre Lambert. Fred Zeller m'a particulièrement marqué, en profondeur.

Homme remarquable, toujours fraternel, avec beaucoup d'humour, Fred fait partie de ceux qui sont toujours à la recherche de la Vérité, mais aussi de la sagesse, de la beauté, travaillant toujours avec force et vigueur.

Son livre, *Témoin du siècle*, publié par les éditions Grasset est plus qu'un chef d'œuvre, témoignage d'un homme dont la vie lui a permis de rencontrer, de travailler, avec des monstres sacrés comme Léon Trostky, Jean Jaurès, mais aussi des personnages controversés comme Léon Blum et François Mitterrand. Il a aussi rencontré des êtres décevants. Calvaire aussi que de vivre des époques ou d'anciens «compagnons» sont prêts à vous mettre une balle - ou un coup de piolet dans la tête, parce que vous êtes juif, trotskiste, ou francs-maçons...ou pourquoi pas les trois!

Son livre, à l'instar de ses tableaux, est un travail de maître, avec un regard d'enfant. Il estime, à juste titre, que l'Histoire, la recherche de la Vérité, devront réhabiliter Léon Trotsky, et ceux qui l'ont suivi, qui le suivent encore aujourd'hui, précisant que tels le phénix, ces révolutionnaires vilipendés, calomniés, renaîtront de leurs cendres. Il me semble que Fred a largement contribué à accomplir cette tâche par la publication de son livre, accompagné d'un courrier du Vieux, riche en enseignements pour tout militant cherchant à comprendre pourquoi - et comment - la Révolution d'octobre a été trahie et a dégénéré avec le stalinisme.

Un camarade, membre du Bureau de la C.G.T.F.O. me disait, à l'occasion du Congrès à Marseille: «*quiconque qui n'a jamais fait de politique, sera obligé d'en faire, d'une façon ou d'une autre, après avoir lu ce livre*». Au-delà de ce juste constat, il est possible de comprendre qu'un autre objectif, est en partie atteint, au travers, et dans cet ouvrage.

Reconstituer la longue chaîne de tous ceux qui refusent la fatalité d'une société pourrissante qui mène l'humanité, vers la barbarie, la famine, la misère, les guerres tribales, l'obscurantisme, d'une société basée sur la propriété privée des moyens de production, sur la liquidation des services publics, sur la dictature de l'argent.

En finir avec les divisions, sectaires, les compromissions, douteuses, qui sont les vraies plaies face aux besoins de l'humanité, et redonner un sens à la démocratie, sur les bases de la *Res Publica*... C'est pourquoi Fred se prononce pour la reconstruction d'un grand parti socialiste démocratique du travail.

Redonner un sens à l'avenir, pour la jeunesse, à la Révolution, nécessaire à l'évolution de l'humanité, tel est le sens du véritable message de Fred Zeller, dans ce livre qui est un tableau, qu'il faut regarder.

Greg EINSTEIL.

«L'ANARCHO-SYNDICALISTE»
19, rue de l'Étang Bernard - 44400 Rezé
Abonnement pour 20 numéros: 150 francs. Abonnement de soutien: 200 francs.
Verser à: Mme PESTEL-HÉBERT - CCP 515-14 C Nantes
Imprimerie spéciale de L'Anarcho-Syndicaliste
Directeur de publication: Alexandre HÉBERT
